

# REVUE DE PRESSE



LAMUETTE  
THÉÂTRE VISUEL & MUSICAL  
POÉSIE ANTI-PATRIARCALE

LAMUETTE  
théâtre visuel & musical

Direction artistique : Delphine Bardot / Santiago Moreno  
7 rue de Paris, 54000 Nancy

Communication : Sandrine Hernandez [communication@cielamulette.com](mailto:communication@cielamulette.com)  
[www.cielamulette.com](http://www.cielamulette.com)

© Sophie Lécuyer



# PRESSE PAPIER



## Des marionnettes contre les féminicides

Avec « Battre encore », la compagnie La Mue/tte explore les rapports entre les sexes

### SPECTACLE

**P**ourquoi la date du 25 novembre a-t-elle été choisie pour les Nations unies pour devenir la journée internationale pour l'élimination de la violence à l'égard des femmes ? Parce que c'est le 25 novembre 1960 que trois sœurs Mirabal, Patria (née en 1924), Minerva (1926) et Maria Teresa (1936), ont été assassinées sur ordre du dictateur Rafael Trujillo, qui régnait d'une main de fer sur la République dominicaine depuis un coup d'Etat, en 1930. Surnommées les *Hermanas Mariposas* (« sœurs papillons »), elles furent des figures de la lutte contre la dictature et l'oppression. Leur mort a indigné la population, renforçant le mouvement de contestation envers Rafael Trujillo, qui finira lui-même assassiné en mai 1961.

C'est de ce tragique assassinat politique des sœurs Mirabal que s'est librement inspirée la compagnie franco-argentine La Mue/tte, créée en 2014 et codirigée par Delphine Bardot et Santiago Moreno, pour sa nouvelle création : *Battre encore*. Elle y poursuit une réflexion sur les rapports entre les hommes et les femmes, sur la lutte contre la domination masculine, déjà abordée dans ses précédents spectacles *L'Un dans l'autre* (2015), *Les Folles* (2017) et *Fais-moi mâle* (un solo de 15 minutes, 2018).

#### Envoûtant trio

*Battre encore* est construit comme un anti-contes de fées, pratiquement sans paroles – mis à part une voix off qui intervient par moments pour fournir quelques repères narratifs –, dans lequel trois jeunes femmes tentent de lutter, en vain, contre l'ogre-tyran qui les terrorise. Tout commence pourtant de façon quasi idyllique, par le classique « il était une fois... » : trois jolies roses, représentées par de petites marionnettes avec une tête de fleur et un corps de poupée, éclosent dans le jardin familial, entourées de papillons et protégées des dangers de l'extérieur par un père aimant, symbolisé par une tête et deux grandes mains. Les petites roses grandissent à l'abri des regards et au milieu des livres, avant de devenir trois belles jeunes femmes. Les trois comédiennes et marion-

nettistes, Delphine Bardot, Bernadette Ladener et Amélie Patard, leur donnent corps, silhouettes tout de noir vêtues. Leurs longues chevelures masquent d'abord leurs visages, avant d'être nattées, afin de les dévoiler. Cet envoûtant trio mène le bal sur fond de musiques d'Amérique latine, orchestrées par Santiago Moreno, et d'accords de violoncelle, interprétés par Bernadette Ladener. Des solos les montrent au corps à corps avec des figures masculines, représentées tour à tour par une marionnette miniature, un pantin désarticulé, une peau de bête au visage humain.

Vient ensuite le tournant tragique de l'histoire des trois sœurs : leur rencontre au cours d'un bal avec l'ogre-tyran, le dictateur Trujillo, symbole de l'oppression masculine, avec sa taille démesurée et son filet de chasse aux papillons. Le trio de comédiennes se lance alors dans un impressionnant ballet mortifère avec les marionnettes qui représentent le despote et ses sbires. Les corps féminins donnent vie aux bustes inertes de leurs bourreaux, qui finissent par les agresser puis les tuer.

La mort particulièrement cruelle des sœurs Mirabal (après que Minerva eut repoussé les avances du dictateur, les trois femmes furent battues et achevées à la machette, puis leurs corps jetés dans un ravin à bord de leur voiture) est subtilement évoquée en un théâtre d'ombres final, à l'aide de silhouettes en papier derrière un paravent. Un spectacle puissant et émouvant, à voir pour ne jamais oublier toutes les femmes, militantes, célèbres ou anonymes, qui ont payé de leur vie leur engagement. ■

CRISTINA MARINO

*Battre encore*, par la compagnie La Mue/tte. Avec Delphine Bardot, Bernadette Ladener et Amélie Patard. Mise en scène : Delphine Bardot et Pierre Tual. Texte : Pauline Thimonnier. Création musicale : Santiago Moreno. Au Mouffetard – Théâtre des arts de la marionnette, Paris 5<sup>e</sup>. Jusqu'au 25 novembre. Puis en tournée à travers la France en 2022, notamment samedi 26 mars au Théâtre Victor-Hugo de Bagneux (Hauts-de-Seine) dans le cadre du festival Marto.



## Les événements à ne pas rater en novembre.

**6 novembre**  
*Toi et moi, on ne vit pas sur la même planète*, à Metz

**Arts**  
Organisée à Taipei il y a un an, la biennale du même nom revit au Centre Pompidou-Metz. Réunies par le philosophe Bruno Latour et le curateur Martin Guinard-Terrin, les artistes et architectes invité-es imaginent le "nouveau régime climatique".

Du 6 novembre au 4 avril,  
Centre Pompidou-Metz.  
[centrepompidou-metz.fr](http://centrepompidou-metz.fr)



**9 novembre**  
*Les Rencontres à l'échelle*, à Marseille

**Arts**  
Pour sa 16<sup>e</sup> édition, ce festival de théâtre, danse, lecture, performance et cinéma poursuit son tour d'horizon de la création internationale. En ouverture des Rencontres, on pourra découvrir le chorégraphe congolais Yves Mwamba et le collectif d'Art-d'Art de Kinshasa.

Du 9 au 28 novembre,  
Marseille.  
[lesrencontresalechelle.com](http://lesrencontresalechelle.com)



**10 novembre**  
*Numéridanse fait son festival*, à Lyon

**Scènes**  
Pour fêter ses 10 ans, la vidéothèque Numéridanse se transforme en festival 100% numérique, en écho à la programmation de la Maison de la danse de Lyon. À déguster : une œuvre chorégraphique par jour, des interviews, workshops ou conférences. Un beau tour d'horizon de cette plateforme unique en son genre.

Du 10 au 17 novembre,  
Maison de la danse, Lyon.  
[maisondeladanse.com](http://maisondeladanse.com)

**12 novembre**  
*Festival international du film d'Amiens*



**Cinémas**  
Les invité-es d'honneur de la 41<sup>e</sup> édition du festival d'Amiens seront Jacques Perrin et Macha Méril. Un hommage sera rendu à Bertrand Tavernier et une rétrospective mettra à l'honneur le cinéma féminin. Enfin, Swann Arlaud présentera cinq films de son choix dans le cadre d'une carte blanche.

Du 12 au 20 novembre,  
Amiens.  
[fifam.fr](http://fifam.fr)

**12 novembre**  
*Festival du film franco-arabe de Noisy-le-Sec*



**Cinémas**  
Organisé avec l'Institut français de Jordanie à Amman, le FFFA tente chaque année de tisser des liens entre le "Grand Moyen-Orient" et la France, afin d'encourager "les échanges et le dialogue entre les cultures". Une compétition de courts métrages y est associée.

Du 12 au 23 novembre,  
cinéma Le Trianon,  
Noisy-le-Sec.  
[fffa.noisylesec.fr](http://fffa.noisylesec.fr)



**12 novembre**  
*Battre encore*, à Paris

**Scènes**  
Compagnie franco-argentine composée d'une comédienne et d'un musicien, tous-tes deux marionnettistes, La Mue/te propose, dans cet anti-conte de fées, de déconstruire les clichés autour de la violence exercée sur les femmes.

Du 12 au 25 novembre,  
théâtre Le Mouffetard,  
Paris.  
[cielamulette.com](http://cielamulette.com)

POUR LA PREMIÈRE FOIS À PARIS

# BATTRE ENCORE

C<sup>ie</sup> La Mue/te

Du 12 au 25 novembre 2021



  
Le Mouffetard  
théâtre des arts  
de la marionnette

**Le courage féminin au corps à corps**

73 rue Mouffetard, Paris 5<sup>e</sup> | tél. : 01 84 79 44 44

 | [www.lemouffetard.com](http://www.lemouffetard.com)





# TV & RADIOS

Delphine Bardot, Amélie Patard et Bernadette Ladener se sont rendues à Paris dans les studios de Culturebox pour jouer un extrait de *Battre encore* et enregistrer une interview de Delphine Bardot. Pour revoir l'émission : <https://vimeo.com/600045078>





Après 2 représentations de *Battre Encore* au festival Récidives de Dives-sur-Mer le 14 décembre 2021, Interview de Delphine Bardot et Pierre Tual, suivi de retours de personnes du public.



## PIÈCES DÉTACHÉES



Ce soir nous avons eu le plaisir de recevoir Emmanuelle Laborit pour parler de sa nouvelle création *L'épopée d'Hermès*, jouée jusqu'au 21 novembre à l'IVT.



Photo de Vincent Quenot

En chronique nous avons parlé de :

- Battre encore* de Delphine Bardot et Pierre Tual jusqu'au 25 novembre au théâtre Mouffetard ;
- Le bruits de loups* d'Etienne Saglio au Théâtre du Rond Point jusqu'au 20 novembre ;
- Les règles du savoir vivre dans la société moderne*, un texte de Jean-Luc Lagarce et une mise en scène de Marcial Di Fonzo Bo au théâtre du Petit Saint Martin jusqu'au 31 décembre

Cette émission a été préparée et présentée par Camilla Pizzichillo avec la complicité de Marie Benati, Guigui, Archibald, Julien Ente, Alice Vallant et réalisée par Jonathan Landau.

# PRESSE WEB





*Théâtre, Marionnettes*

## Compagnie La Mue/tte - Battre encore

**TT** On aime beaucoup | ★★★★★ (aucune note)

Il était une fois trois sœurs... L'histoire commence ainsi, mais *Battre encore* est un anti-contes de fées inspiré de l'histoire véridique des « Mariposas », héroïnes et martyres de la République dominicaine dans les années 50, assassinées par le dictateur Rafaël Trujillo. Le récit, à la fois tragique et poétique, troublant et saisissant, est nourri par la force des images, la sensualité des corps et la beauté des marionnettes et des ombres. C'est une ode au courage des femmes et des peuples, bâtie sur la fusion entre fable et réalité historique. On retrouve les techniques de prédilection utilisées par la compagnie de La Mue/tte (femme-castelet, marionnettes portées et habitées, ombres), ainsi qu'un travail méticuleux sur le son et la musique, nourrie ici d'airs populaires d'Amérique latine. **Un spectacle intense, sensible, virtuose, évidemment nécessaire.**



© Virginie Meigné

## BATTRE ENCORE : LA RADICALITÉ, LA RÉSISTANCE PAR L'ART, TOUJOURS

Le festival RéciDives a accueilli quelques unes des premières dates de la nouvelle création de la compagnie La Mue/te, intitulée *Battre encore*. Un spectacle sans dialogues, de théâtre visuel, auquel se mêlent de nombreux autres langages artistiques : musique, danse, marionnette, théâtre d'ombres. Une œuvre complexe, pour un sujet qui ne l'est pas moins, celui des violences faites aux femmes, mises en scène au prétexte de l'histoire particulière de trois sœurs. Un spectacle en forme de cri silencieux, pour montrer la violence et l'injustice, et la rage qu'elles font naître. Sans concession mais pas sans subtilité, visuellement superbe, musicalement réussi, à découvrir absolument.

## MONTREZ L'HORREUR SANS FAIRE DE CONCESSIONS

Le sujet est grave, le traitement ne l'est pas moins. *Battre encore* n'est pas un spectacle léger, car son thème n'y prête guère. Pour dénoncer les violences féminicides, Delphine Bardot a eu l'idée d'utiliser — en l'adaptant pour ne pas tomber dans un théâtre documentaire — l'histoire des trois sœurs Mirabal, assassinées par le dictateur dominicain Trujillo en 1960, et dont la date de la mort a été choisie pour la journée mondiale contre les violences faites aux femmes.

De cette histoire, même théâtralisée, il n'est pas question d'atténuer l'épouvantable violence. Avec le coussin de mise à distance offert par l'utilisation de marionnettes, l'insoutenable est bel et bien figuré sur scène : tous les affronts faits au corps et à la dignité des protagonistes, violence sexuelle et symbolique et physique, sont là, clairement exposés. Une écriture qui revendique et assume d'asséner la vérité crue, sans s'entourer de fausses pudeurs. Pour rendre hommage. Pour montrer. Pour réveiller sans doute aussi.



Le spectacle est donc construit autour de cette ascension vers un dénouement tragique, mais paradoxalement salvateur, puisque sublimé par une population excédée qui prend les armes contre le dictateur et ses sbires qui les oppressent. La compagnie présente cette œuvre comme de la « poésie anti-patriarcale » ; la description est bien choisie, car de la poésie il y a sans aucun doute, en même temps qu'une dénonciation sans détours de comportements masculins parfaitement toxiques, et même ici meurtriers. On pourrait même lire en filigrane que l'adolescence trop protégée des trois jeunes femmes les prépare bien mal à affronter une réalité qui leur est radicalement hostile. En tout cas, il ne s'agit pas d'un spectacle manichéen, car des figures masculines positives sont aussi présentées.

Du point de vue de la narration, la dégradation progressive mais implacable du climat à peu près protégé du début du spectacle va mener à une sorte de plateau à compter du moment où la violence, jusqu'alors latente, va commencer à se déchaîner librement. De ce moment, on n'a plus vraiment de répit, et la tension reste constante jusqu'à la fin... qui n'offre pas vraiment de résolution. Delphine Bardot a fait ce choix délibérément, parce qu'il s'agit de donner à ressentir que pour une femme, dans ce genre d'environnement, il n'y a justement pas de répit, et pas de résolution non plus. On comprend parfaitement l'intention, et le moyen est approprié, même s'il n'est pas parfaitement académique.

Un dernier élément de compréhension qui se construit au long du spectacle mérite encore d'être relevé. Un lien fort semble être établi entre autoritarisme, militarisation de la société, virilisme, d'une part, et patriarcat et violences faites aux femmes, d'autre part. De fait, on n'a pas d'exemple de régime oppressif sanglant dirigé par des femmes... et on voit bien dans les montées des extrêmes droites de tous poils en Europe que virilisme et autoritarisme sont deux machines infernales qui vont étroitement de pair. Et qu'en combattant le système patriarcal, on désamorce par ailleurs d'autres énergies mortifères.

## FIGURER LES MONSTRES

Les trois sœurs qui sont les protagonistes de cette pièce n'ont donc affaire qu'à des hommes. À peine peut-on se figurer que, dans la foule présente dans les rues, se trouvent sans doute d'autres femmes. Tous ces hommes qui vont être représentés au plateau le sont sous la forme de marionnettes, ce qui autorise à jouer avec les symboles, les proportions, les corps figurés de façon plus ou moins réaliste.

Ce n'est pas que tous les hommes soient des monstres, dans ce huis clos. Le début du spectacle, avant l'irruption des miliciens à la solde du dictateur, montre à la fois la figure d'un père aimant, et le fantasme idéalisé que chaque sœur se fait de l'homme-objet-d'amour. Le premier, qui n'est pas dépourvu de tous défaut puisque son attitude très protectrice est en elle-même paternaliste, est simplement figuré avec une tête et deux mains — la bouche qui embrasse ses filles, les mains qui les retiennent dans le cocon familial. Les amants idéalisés sont encore plus intéressants dans leur figuration : une caricature d'homme viril réduit à une miniature inoffensive pour l'une, un homme-doudou comme une grande baudruche pleine de poils pour l'autre, un mannequin de bois raide et rétif à tout mouvement ou à toute tendresse pour la dernière.

C'est cependant à l'endroit des miliciens, et du dictateur lui-même, que la marionnette est utilisée de la façon la plus intéressante. Les miliciens sont des marionnettes portées, greffées au corps des trois femmes interprètes, qui de ce fait se retrouvent dominées visuellement par elles, en même temps qu'elles ont en réalité tout le contrôle de l'action, et que ces personnages masculins n'existent

que par elles. La mise en abîme est troublante et réussie. Le dictateur est une marionnette habitée, gigantesque, qui écrase par sa taille les sœurs, et qui se dresse, tel une tour phallique, au-dessus des corps sur lesquels il a décidé de régner.

En plus de l'emploi symboliquement approprié des marionnettes, et du trouble diffus qu'installe le traitement réaliste de la plupart d'entre elles, il faut dire enfin que la manipulation est très bien maîtrisée. Cela mérite d'autant plus d'être mentionné que, sur les trois interprètes, toutes n'ont pas l'habitude de ce genre de technique. Mais le travail paie : quand il le faut, les manipulatrices se mettent vraiment au service de leur marionnette, et organisent si bien leur corps et leur mouvement par rapport à l'objet que ce dernier semble bien prendre vie.

## DANSER AU BORD DE L'ABÎME

La création musicale de Santiago Moreno atteint le même niveau de soin extrême que le reste du spectacle. Le musicien s'est plongé dans les chansons d'Amérique du Sud, à la recherche de morceaux ayant abordé le thème de la violence contre les femmes. Il n'en a trouvé que très peu. En s'en inspirant, et en tissant autour du thème du tango, il a réussi à proposer un univers musical riche et varié, parfaitement raccord avec la couleur de la pièce. Le tango, musique de la passion – la passion, bien souvent détournée en prétexte à la violence, que l'on songe seulement à l'excuse du « crime passionnel ».

Sur ces notes latino, Delphine Bardot et ses deux acolytes posent des pas de danse – la danse de salon est prise ici comme métonymie de la crispation autour des rôles extrêmement codifiés qui sont imposés aux hommes et aux femmes – que ces dernières subissent de plein fouet et n'ont aucun pouvoir de rejeter sans subir une punition immédiate. La danse prise comme un piège sexué, oppressante plus que langoureuse, qui s'achève dans la violence et non dans la volupté.

En même temps que c'est très fort sur le symbole, et que la scène de bal constitue le tournant de la pièce, on doit souligner également **la maîtrise technique dont font montre les trois interprètes**, qui exécutent des pas complexes en faisant mine d'être guidées et forcées par leurs cavaliers, qui sont des marionnettes grandeur nature qu'elles portent sur elles. **La rigueur qui est mise dans cette scène est impressionnante, du point de vue de la danse comme du point de vue de la manipulation, qui exige des prouesses de dissociation et de décentrement.**

## FAIRE SPECTACLE D'UN DRAME SANGLANT

Pour présenter ce huis clos meurtrier, Delphine Bardot et Pierre Tual se sont inscrits dans une esthétique soignée, où domine la couleur rouge. Couleur de la passion, couleur du sang, couleur de la violence, et on se doute que la mise en scène ne se prive pas de jouer sur ces trois registres, relativement à ces trois femmes à peine pubères, brutalisées à mort par la dictature militaire. En même temps, le rouge est aussi du côté de la vie : la sang qui est répandu est la mort, mais le sang qui coule dans les veines et bat aux temps est une métaphore de la vie puissamment vécue – et le sang menstruel indique la possibilité de la procréation et donc de la génération de la vie.

Par contraste, le vert kaki des uniformes, sombre et terne, est visuellement sinistre. Même quand les sœurs revêtent une robe noire, elles en rehaussent l'apparence par des fleurs à la carnation sanguine. On peut glisser au passage que les costumes sont aussi soignés que le sont les marionnettes, ce qui n'est pas peu dire.



Pour ce qui est de la mise en espace, la compagnie La Mue/tte a tiré beaucoup d'effets de pas grand-chose. L'espace scénique, construit principalement avec des panneaux mobiles, est graduellement dévoilé et creusé à mesure de l'avancée du récit, qui va s'ouvrant vers d'autres lieux. On part d'un foyer clos et protégé, pour aller vers la figuration de l'extérieur, en transitant par le palais du dictateur. Pour figurer la rue, d'ailleurs, le hors-champs de cet extérieur où gronde la foule, la mise en scène fait le choix du théâtre d'ombre. C'est le seul endroit où l'on pourrait prendre en défaut la minutie qui est la marque du reste du spectacle : la manipulation est un peu heurtée ou hésitante par moments, et surtout la qualité des ombres est variable. Les silhouettes ne sont pas en défaut, elles sont finement découpées, mais les sources lumineuses employées ne semblent pas optimales.

Avec un visuel aussi abouti, il était essentiel d'avoir une mise en lumière de qualité. C'est plutôt le cas, avec des passages qui mettent très bien en valeur les dessins qui ornent les panneaux mobiles, en même temps que l'ombre nécessaire à certaines manipulations est bien maîtrisée.

On l'aura compris, *Battre encore* est un spectacle radical, au sens étymologique : il va jusqu'à la racine du mal, pour que, enfin mise en pleine lumière, elle puisse être finalement extirpée. **Avec une rare minutie, le propos est construit au sein d'un langage formel extrêmement léché**, ce qui, par contraste, fait ressortir les rares points qui le sont moins. Peut-être les personnes non-binaires auront-elles plus de mal à s'identifier – mais elles se retrouveront facilement dans la dénonciation du mal infligé par tout système patriarcal.

*Battre encore* sera représenté du 21 au 23 septembre au Festival mondial des théâtres de marionnettes de Charleville-Mézières. Il sera repris au Mouffetard – théâtre des Arts de la Marionnette à Paris, du 12 au 25 novembre 2021.



© Virginie Meigné

## BATTRE ENCORE, MISE EN SCÈNE DE DELPHINE BARDOT ET PIERRE TUAL

La compagnie La Mulette, créée par la marionnettiste nancéenne Delphine Bardot et le musicien argentin Santiago Moreno, développe un théâtre visuel et musical fondé sur le rapport « entre corps réels et corps fantoches, manipulateurs et manipulés, résistants et consentants ». *Battre encore* met en présence trois femmes en chair et en os avec des pantins masculins en plusieurs états et dimensions. Une recherche qui s'appuie sur une fable en forme de conte cruel.

Trois petites fleurs s'épanouissent, cultivées par un gentil jardinier, sur un carré d'herbe peuplé de papillons. Brusque changement d'échelle : le trio se transforme en jeunes filles en fleurs rêvant du Prince charmant, figuré par des marionnettes étranges qu'elles tentent de manipuler, sous l'œil affectueux de leur père. Mais bientôt cette histoire mièvre qui se moque des demoiselles bien élevées, va tourner au cauchemar quand elles sont invitées au bal de l'Ogre. Il apparaît, gigantesque, entouré de ses généraux, sur une musique populaire d'Amérique latine, entrecoupée de violents discours. Et les trois sœurs sont obligées de danser avec le tyran et ses sbires aux mines patibulaires. Nous nous trouvons soudain transportés aux heures sombres des dictatures sud-américaines. . .

Ces comédiennes, danseuses et manipulatrices entrent dans l'univers onirique fluctuant des scénographes Delphine Bardot et Daniel Trento, sous les éclairages de Joël Fabing. Les pantins, ombres et objets animés créés par Delphine Bardot, Lucie Cunningham et Santiago Moreno qui signe également la musique, sont expressifs, qu'ils soient de taille humaine ou miniatures. **Les metteurs en scène conjuguent avec habileté plusieurs techniques: marionnettes portées par les «corps-castelets» des interprètes, ombres chinoises, projections, mannequins, fragments de corps, masques. . .** Les fondus-enchaînés témoignent de la virtuosité de ces artistes et il y a des moments forts comme le bal, un tournant de la pièce, quand les trois femmes, aux prises avec les hommes du tyran,

luttent contre la force virile de ces pantins qu'elles manipulent mais qui finissent par les terrasser. Viols et féminicides s'accomplissent en coulisse... Une voix off confirme le crime et se lèvent les poings d'une foule en révolte...

*Battre encore* veut « redonner corps et mouvements aux écrasées, aux meurtries aux étouffées, (...) en écrivant un anti-conte de fées très librement inspiré du destin des sœurs Mirabal ». Ceci explique pourquoi certaines incohérences et scènes anecdotiques brouillent le récit, sans qu'on en comprenne la nécessité dramaturgique. Le texte de Pauline Thimonnier, allusif, ne nous éclaire pas sur la tragédie vécue par Patria, Minerva et Maria-Theresa, dites «les Sœurs Mariposas» (Papillons). Résistantes à la dictature de Rafael Trujillo, qui dirigea la République Dominicaine de 1930 à 1961, elles furent, en 1960, arrêtées sur la route par la milice, découpées à la machette et jetées dans un fossé avec leur jeep. En 1999, l'O.N.U. fit du 25 novembre, date anniversaire de ce crime, une Journée internationale pour l'élimination de la violence envers les femmes.

Sans discours, et par le seul langage des corps et des images, *Battre encore* rend justice aux luttes des femmes et à leur convergence avec les mouvements pour l'égalité des droits humains.





© Virginie Meigné

Au tout début de ce spectacle, la poésie des marionnettes, la musique sud-américaine, le violoncelle et le jeu subtil des 3 comédiennes pourraient nous transporter dans un monde imaginaire et bucolique : il n'en est cependant pas question dans la mise en scène de ce conte qui s'inspire d'un drame qui s'est vraiment déroulé : l'assassinat de 3 sœurs « Mariposas », surnom des sœurs Mirabal, dominicaines assassinées par le dictateur Trujillo en 1960. Le spectacle interpelle aussi sur la lutte des femmes et des peuples qui refusent toute forme de dictature.

Dans ce conte, trois jeunes filles sont invitées à un bal donné par un oppresseur avide de s'emparer des plus belles filles du royaume. Dans un tango aussi langoureux qu'inquiétant, les trois comédiennes mènent le bal magistralement, en compagnie de marionnettes grande nature, (magnifique moment) mais elles ne se soumettent pas et tentent de résister au monarque et à ses hommes de main. Elles n'y parviendront pas mais la révolte grondera et redonnera voix au peuple d'opprimés et de laissés pour compte.

Le message reste clair : la lutte n'est pas terminée. Tous les peuples opprimés peuvent et doivent relever la tête et ne pas se soumettre à la dictature, même si la mort en est souvent le prix à payer.

Dans tout le spectacle, il n'y a pas besoin de mots pour invoquer la domination et le refus de se soumettre aux dictateurs, tant le langage corporel est « parlant »... Le masculin devient un « corps-objet » dans ce duo dansé qui renverse les clichés traditionnels.

Chaque tableau du spectacle présente une spécificité et une réelle poésie. La musique y tient un rôle prépondérant, Les marionnettes sont stupéfiantes et les comédiennes, parfaites, nous embarquent dans un monde qu'on aimerait juste imaginaire...



26 novembre  
La Grande Parade  
Victor Waque

## BATTRE ENCORE : L'ÉCHO D'UNE LUTTE



© Virginie Meigné

*Battre encore* est l'écho d'une lutte. Celle pour l'égalité entre les hommes et les femmes. Un combat qui existe depuis des centaines d'années, une quête encore lointaine, qui, sur son chemin, laisse des femmes violentées, abusées, démunies, qui subissent un système patriarcal. On y voit, aussi, surtout, des femmes qui s'engagent pour leur dignité et celle de toutes les autres.

*Battre encore* raconte une histoire particulière, qui les raconte toutes. L'histoire des sœurs Miraposas, martyres du dictateur Rafael Trujillo. Des femmes engagées pour un monde meilleur, qui se retrouvent réduites à un corps sexué, à conquérir. Des femmes luttant pour leurs idées qui finiront assassinées. Tuées par un système. Par un homme.

Au théâtre Le Mouffetard, c'est bien connu, il n'y a pas besoin de mots — ou si peu — pour transmettre un message. *Battre encore* n'y déroge pas. Quoi de mieux que des marionnettes, des sons et des lumières pour nous transporter loin ? Pour nous faire comprendre l'essentiel. Une lutte. Un scandale. De l'espoir.

Ce spectacle est une affaire de suggestions. Une suite d'images, de situations, de moments qui transportent le spectateur dans son imaginaire. Les marionnettes sont là, placides, et pourtant si expressives. Maniées avec subtilités, elles prennent vie. La grande marionnette du dictateur, immense, terrifiante, s'empare des femmes qu'il désire. Les militaires fictifs dansent aux bras des sœurs, de chair et de sang, et tentent de les faire plier. Les papillons volent, légers et si fragiles.

On aime la variété des médiums utilisés, la diversité des scénettes, complémentaires et toutes différentes. Déguisements. Grandes marionnettes maniées à la main. Petites marionnettes qui se promènent sur le corps d'une des sœurs, bien réelle. Chant. Ombres chinoises. . . On s'émerveille de tant d'ingéniosité, on se demande combien de personnes sont là, derrière, pour mettre en mouvement tout ce qui se déplace sur scène. La scène, divisée en trois espaces, raconte une histoire, nous transporte d'un lieu à l'autre. C'est beau !

Si la pièce est baignée d'une douce naïveté, de papillons qui volent légèrement aux bouquets de fleurs et de robes élégantes, le sujet est grave. Les trois femmes sur scène nous plongent dans un malaise progressif, devant ces hommes violents et oppressifs, sans qu'on ne puisse rien faire. Elles non plus.

*Battre encore* est une pièce engagée, originale, poétique. Elle nous invite à mieux connaître l'histoire des sœurs Miraposas, et comme elles, de s'armer de détermination pour que ça ne se reproduise plus !

<https://lagrandeparade.com/l-entree-des-artistes/marionnettes/4954-battre-encore-l%E2%80%99%C3%A9cho-d%E2%80%99une-lutte.html>

## COUP DE CŒUR THEATREONLINE



©Loïc Le Gall



## Battre encore



★★★★★ 2 avis [DONNEZ VOTRE AVIS](#)

[Le Mouffetard - Théâtre des arts de la marionnette](#) , Paris

Du 12 au 25 novembre 2021

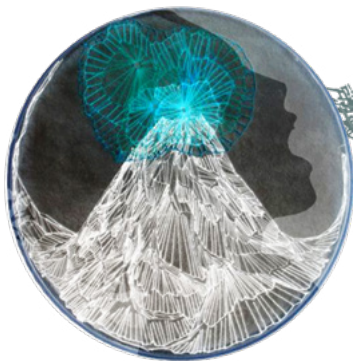
Durée : 1 heure

**CONTEMPORAIN, Coups de coeur, Marionnette, Théâtre chorégraphié**

L'histoire fascinante de la rébellion de trois soeurs, devenues un symbole, racontée sous la forme d'un conte noir, déroutant et poétique. Les marionnettes sont magnifiquement monstrueuses, les jeux de lumière et la musique latine transportent. Ce destin tragique transmet ici un message noble.

[Continuer la lecture](#)





CIELAMUETTE  
théâtre visuel & musical

**Responsables artistiques**  
Delphine Bardot / Santiago Moreno

**Responsable des productions et de la diffusion**  
Claire Girod  
[clairegirod.diff@gmail.com](mailto:clairegirod.diff@gmail.com)

**Administration**  
Aurélie Burgun  
[burgunaurelie@gmail.com](mailto:burgunaurelie@gmail.com)

**Responsable de la communication**  
Sandrine Hernandez  
[communication@cielamulette.com](mailto:communication@cielamulette.com)

**Responsable de la technique**  
Vincent Fossard  
[technique@cielamulette.com](mailto:technique@cielamulette.com)